

SCAPIN (montrant Silvestre). Demandez-lui plutôt; il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE (à Silvestre). C'est par force qu'il a été marié?

SILVESTRE. Oui, monsieur.

SCAPIN. Voudrais-je vous mentir?

ARGANTE. Il devait donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire.

SCAPIN. C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE. Cela m'aurait donné plus de facilité pour rompre ce mariage.

SCAPIN. Rompre ce mariage?

ARGANTE. Oui.

SCAPIN. Vous ne le romprez point.

ARGANTE. Je ne le romprai point?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Quoi! je n'aurai pas pour moi les droits de père, et la raison de la violence qu'on a faite à mon fils?

SCAPIN. C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE. Il n'en demeurera pas d'accord?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Mon fils?

SCAPIN. Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses? Il n'a garde d'aller avouer cela; ce serait se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.

ARGANTE. Je me moque de cela.

SCAPIN. Il faut, pour son honneur et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE. Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN. Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE. Je l'y forcerai bien.

SCAPIN. Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE. Il le fera, ou je le déshériterai.

SCAPIN. Vous?

ARGANTE. Moi.

SCAPIN. Bon!

ARGANTE. Comment, bon?

SCAPIN. Vous ne le déshériteriez point.

ARGANTE. Je ne le déshériterai point?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Non?

SCAPIN. Non.

ARGANTE. Ouais! voici qui est plaisant. Je ne déshériterai point mon

SCAPIN. Non, vous dis-je.

ARGANTE. Qui m'en empêchera?

SCAPIN. Vous-même.

ARGANTE. Moi?

SCAPIN. Oui; vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE. Je l'aurai.

SCAPIN. Vous vous moquez.

ARGANTE. Je ne me moque point.

SCAPIN. La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE. Elle ne fera rien.

SCAPIN. Oui, oui.

ARGANTE. Je vous dis que cela sera.

SCAPIN. Bagatelles!

ARGANTE. Il ne faut point dire: Bagatelles.

SCAPIN. Mon Dieu! je vous connais; vous êtes bon naturellement.

ARGANTE. Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. Finissons ce discours qui m'échauffe la bile. (A Silvestre.) Va-t'en, pendard, va-t'en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le Seigneur Géronte pour lui conter ma disgrâce.

SCAPIN. Monsieur, si je puis vous être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE. Je vous remercie. (A part.) Ah! pourquoi faut-il qu'il soit fils unique! et que n'ai-je à cette heure la fille que le ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière!

## SCÈNE VII.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE. J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train; mais l'argent, d'autre part, nous presse pour notre subsistance; et nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous.

SCAPIN. Laisse-moi faire; la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin... Attends. Tiens-toi un peu; enfonce ton bonnet en méchant garçon; campe-toi sur un pied, mets la main au côté, fais les yeux furibonds, marche un peu en roi de théâtre. Veilà qui

est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix. SILVESTRE. Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la justice.



Campe-toi sur un pied...

SCAPIN. Va, va, nous partagerons les périls en frères; et trois ans de galères de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble cœur.

## ACTE SECOND.

## SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, ARGANTE.

GÉRONTE. Oui, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui; et un matelot qui vient de Tarente m'a assuré qu'il avait vu mon homme qui était près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous propositions; et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils rompt étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

ARGANTE. Ne vous mettez pas en peine; je vous réponds de renverser tout cet obstacle, et j'y vais travailler de ce pas.

GÉRONTE. Ma foi, seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise? l'éducation des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

ARGANTE. Sans doute. A quel propos cela?

GÉRONTE. A propos de ce que les mauvais déportements des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent.

ARGANTE. Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là?

GÉRONTE. Ce que je veux dire par là?

ARGANTE. Oui.

GÉRONTE. Que, si vous aviez en brave père bien morigéné votre fils, il ne vous aurait point joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE. Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre.

GÉRONTE. Sans doute; et je serais bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

ARGANTE. Et si ce fils, que vous avez en brave père si bien morigéné, avait fait pis encore que le mien? Hé?

GÉRONTE. Comment?

ARGANTE. Comment?

GÉRONTE. Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGANTE. Cela veut dire, seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres, et que ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GÉRONTE. Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE. On vous l'expliquera.

GÉRONTE. Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils?

ARGANTE. Cela se peut faire.

GÉRONTE. Et quoi encore?

ARGANTE. Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros; et vous pourriez de lui, ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un avocat, et aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

## SCÈNE II.

GÉRONTE.

Que pourrait-ce être que cette affaire-ci? Pis encore que le sien! Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis; et je trouve que se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce que l'on peut s'imaginer.

## SCÈNE III.

GÉRONTE, LÉANDRE.

GÉRONTE. Ah! vous voilà!

LÉANDRE (courant à Géronte pour l'embrasser). Ah! mon père, que j'ai de joie de vous voir de retour!

GÉRONTE (refusant d'embrasser Léandre). Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LÉANDRE. Souffrez que je vous embrasse, et que...

GÉRONTE (le repoussant encore). Doucement, vous dis-je.

LÉANDRE. Quoi! vous me refusez, mon père, de vous exprimer mon transport par mes embrassements?

GÉRONTE. Oui. Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

LÉANDRE. Et quoi?

GÉRONTE. Tenez-vous, que je vous voie en face.

LÉANDRE. Comment?

GÉRONTE. Regardez-moi entre deux yeux.

LÉANDRE. Eh bien?

GÉRONTE. Qu'est-ce donc qui s'est passé ici?

LÉANDRE. Ce qui s'est passé?

GÉRONTE. Oui. Qu'avez-vous fait pendant mon absence?

LÉANDRE. Que voulez-vous, mon père, que j'aie fait?

GÉRONTE. Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

LÉANDRE. Moi! je n'ai fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.

GÉRONTE. Aucune chose?

LÉANDRE. Non.

GÉRONTE. Vous êtes bien résolu.

LÉANDRE. C'est que je suis sûr de mon innocence.

GÉRONTE. Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LÉANDRE. Scapin?

GÉRONTE. Ah! ah! Ce mot vous fait rougir.

LÉANDRE. Il vous a dit quelque chose de moi?

GÉRONTE. Ce lieu n'est pas tout à fait propre à vider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis: j'y vais revenir tout à l'heure. Ah! traître! s'il faut que tu me déshonores, je te renonce pour mon fils, et tu peux bien pour jamais te résoudre à fuir de ma présence.

## SCÈNE IV.

LÉANDRE.

Me trahir de cette manière! Un coquin qui doit par cent raisons être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon père! Ah! je jure le ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

## SCÈNE V.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE. Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins! Que tu es un homme admirable! et que le ciel m'est favorable de l'envoyer à mon secours!

LÉANDRE. Ah! ah! vous voilà! Je suis ravi de vous trouver, monsieur le coquin!

SCAPIN. Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LÉANDRE (mettant l'épée à la main). Vous faites le méchant plaisant. Ah! je vous apprendrai...

SCAPIN (se mettant à genoux). Monsieur!

OCTAVE (se mettant entre deux, pour empêcher Léandre de frapper Scapin). Ah! Léandre!

LÉANDRE. Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN (à Léandre). Hé, monsieur!

OCTAVE (retenant Léandre). De grâce!

LÉANDRE (voulant frapper Scapin). Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE. Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN. Monsieur, que vous ai-je fait?

LÉANDRE (voulant frapper Scapin). Ce que tu m'as fait! traître!

OCTAVE (retenant encore Léandre). Hé! doucement!

LÉANDRE. Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même tout à l'heure la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre, et tu ne croyais pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, et je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN. Ah! monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LÉANDRE. Parle donc.

SCAPIN. Je vous ai fait quelque chose, monsieur?

LÉANDRE. Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est. SCAPIN. Je vous assure que je l'ignore!

LÉANDRE (s'avançant toujours pour frapper Scapin). Tu l'ignores!

OCTAVE (retenant Léandre). Léandre!

SCAPIN. Eh bien! monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu, avec mes amis, ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours, et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'était échappé.

LÉANDRE. C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'était elle qui m'avait fait le tour?

SCAPIN. Oui, monsieur, je vous en demande pardon.

LÉANDRE. Je suis bien aise d'apprendre cela. Mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN. Ce n'est pas cela, monsieur?

LÉANDRE. Non; c'est une autre affaire qui me touche bien plus; et je veux que tu me la dises.

SCAPIN. Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉANDRE (voulant frapper Scapin). Tu ne veux pas parler?

SCAPIN. Hé!

OCTAVE (retenant Léandre). Tout doux!

SCAPIN. Oui, monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Egyptienne que vous aimez; je revins au logis, mes habits tout couverts de boue, et le visage plein de sang, et vous dis que j'avais trouvé des voleurs qui m'avaient bien battu, et m'avaient dérobé la montre; c'était moi, monsieur, qui l'avais retenue.

LÉANDRE. C'est toi qui as retenu ma montre?

SCAPIN. Oui, monsieur; afin de voir quelle heure il est.

LÉANDRE. Ah! ah! j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle, vraiment! Mais ce n'est pas encore cela que je demande.

SCAPIN. Ce n'est pas cela?

LÉANDRE. Non, infâme; c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN (à part). Peste!

LÉANDRE. Parle vite, j'ai hâte.





SCAPIN. Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.  
LÉANDRE (voulant frapper Scapin). Voilà tout?  
OCTAVE (se mettant au-devant de Léandre). Hé!  
SCAPIN. Eh bien! oui, monsieur : vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant?  
LÉANDRE. Eh bien?  
SCAPIN. C'était moi, monsieur, qui faisais le loup-garou.  
LÉANDRE. C'était toi, traître, qui faisais le loup-garou?  
SCAPIN. Oui, monsieur ; seulement pour vous faire peur, et vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coutume.  
LÉANDRE. Je saurai me souvenir, en temps et lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait et que tu me confesses ce que tu as dit à mon père.  
SCAPIN. A votre père?  
LÉANDRE. Oui, fripon, à mon père.  
SCAPIN. Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.  
LÉANDRE. Tu ne l'as pas vu?  
SCAPIN. Non, monsieur.  
LÉANDRE. Assurément?  
SCAPIN. Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.  
LÉANDRE. C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.  
SCAPIN. Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

## SCÈNE VI.

LÉANDRE, OCTAVE, CARLE, SCAPIN.

CARLE. Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.  
LÉANDRE. Comment?  
CARLE. Vos Egyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette ; et elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que, si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.  
LÉANDRE. Dans deux heures?  
CARLE. Dans deux heures.

## SCÈNE VII.

LÉANDRE, OCTAVE, SCAPIN.

LÉANDRE. Ah! mon pauvre Scapin! j'implore ton secours.  
SCAPIN (se levant, et passant fièrement devant Léandre). Ah! mon pauvre Scapin! Je suis mon pauvre Scapin, à cette heure qu'on a besoin de moi.  
LÉANDRE. Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore si tu me l'as fait.  
SCAPIN. Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi votre épée au travers du corps; je serai ravi que vous me tuiez.  
LÉANDRE. Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie en servant bien l'amour.  
SCAPIN. Point, point; vous ferez mieux de me tuer.  
LÉANDRE. Tu m'es trop précieux; et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable qui vient à bout de toutes choses.  
SCAPIN. Non; tuez-moi, vous dis-je.  
LÉANDRE. Ah! de grâce! ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande.  
OCTAVE. Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.  
SCAPIN. Le moyen, après une avanie de la sorte?  
LÉANDRE. Je te conjure d'oublier mon emportement, et de me prêter ton adresse.  
OCTAVE. Je joins mes prières aux siennes.  
SCAPIN. J'ai cette insulte-là sur le cœur.  
OCTAVE. Il faut quitter ton ressentiment.  
LÉANDRE. Voudrais-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour?  
SCAPIN. Me venir faire, à l'improviste, un affront comme celui-là!  
LÉANDRE. J'ai tort, je le confesse.  
SCAPIN. Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme!  
LÉANDRE. J'en ai tous les regrets du monde.  
SCAPIN. Me vouloir passer son épée au travers du corps!  
LÉANDRE. Je t'en demande pardon de tout mon cœur; et, s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.  
OCTAVE. Ah! ma loi, Scapin, il faut se rendre à cela.

SCAPIN. Levez-vous. Une autre fois ne soyez point si prompt.  
LÉANDRE. Me promets-tu de travailler pour moi?  
SCAPIN. On y songera.  
LÉANDRE. Mais tu sais que le temps presse.  
SCAPIN. Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut?  
LÉANDRE. Cinq cents écus.  
SCAPIN. Et à vous?  
OCTAVE. Deux cents pistoles.  
SCAPIN. Je veux tirer cet argent de vos pères. (A Octave.) Pour ce qui est du vôtre, la machine est déjà toute trouvée. (A Léandre.) Et quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il faudra moins de façon encore : car vous savez que, pour l'esprit, il n'en a pas, grâce à Dieu, grande provision; et je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point; il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance; et vous savez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre père que pour la forme.  
LÉANDRE. Tout beau, Scapin.  
SCAPIN. Bon, bon, on fait bien scrupule de cela! Vous moquez-vous? Mais j'aperçois venir le père d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous-en tous deux. (A Octave.) Et vous, avertissez votre Silvestre de venir vite jouer son rôle.

## SCÈNE VIII.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN (à part). Le voilà qui rumine  
ARGANTE (se croyant seul). Avoir si peu de conduite et de considération! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là! Ah! ah! jeunesse impertinente!  
SCAPIN. Monsieur, votre serviteur.  
ARGANTE. Bonjour, Scapin.  
SCAPIN. Vous rêvez à l'affaire de votre fils?  
ARGANTE. Je l'avoue que cela me donne un furieux chagrin.  
SCAPIN. Monsieur, la vie est mêlée de traverses : il est bon de s'y tenir sans cesse préparé; et j'ai oui dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien, que j'ai toujours retenue.  
ARGANTE. Quoi?  
SCAPIN. Que, pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer : se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée; et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie; et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux écrivures; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâce à mon destin.  
ARGANTE. Voilà qui est bien. Mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.  
SCAPIN. Ma foi, monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épinettes.  
ARGANTE. Tu as raison, je le vois bien; mais quelle autre voie?  
SCAPIN. Je pense que j'en ai trouvée une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants, que cela ne m'émeuve; et de tout temps je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.  
ARGANTE. Je te suis obligé.  
SCAPIN. J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tous coup-d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avalier un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offrirait la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneraient, auprès de la justice, et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.  
ARGANTE. Et qu'a-t-il demandé?  
SCAPIN. Oh! d'abord des choses par-dessus les maisons.  
ARGANTE. Eh! quoi?  
SCAPIN. Des choses extravagantes.  
ARGANTE. Mais encore?  
SCAPIN. Il ne parlait pas moins que de cinq ou six cents pistoles.  
ARGANTE. Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent servir! Se moque-t-il des gens?

SCAPIN. C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée; je suis après à m'équiper, et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service; et je n'en saurais avoir un qui soit tant soit peu raisonnable à moins de soixante pistoles.  
ARGANTE. Eh bien! pour soixante pistoles, je les donne.  
SCAPIN. Il faudra le harnais et les pistolets; et cela ira bien à vingt pistoles encore.  
ARGANTE. Vingt pistoles, et soixante, ce serait quatre-vingts!  
SCAPIN. Justement.  
ARGANTE. C'est beaucoup; mais soit. Je consens à cela.  
SCAPIN. Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles.  
ARGANTE. Comment diable! Qu'il se promène! Il n'aura rien du tout.  
SCAPIN. Monsieur...  
ARGANTE. Non, c'est un impertinent.  
SCAPIN. Voulez-vous que son valet aille à pied?  
ARGANTE. Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.  
SCAPIN. Mon Dieu, monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.  
ARGANTE. Eh bien! soit. Je me résous à donner encore ces trente pistoles.  
SCAPIN. Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter...  
ARGANTE. Oh! qu'il aille au diable avec son mulet! C'en est trop, et nous irons devant les juges.  
SCAPIN. De grâce, monsieur!...  
ARGANTE. Non, je n'en ferai rien.  
SCAPIN. Monsieur, un petit mulet.  
ARGANTE. Je ne lui donnerai pas seulement un âne.  
SCAPIN. Considérez...  
ARGANTE. Non; j'aime mieux plaider.  
SCAPIN. Eh! monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous! Jetez les yeux sur les détours de la justice; voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra passer; sergents, procureurs, avocats, greffiers, substitués, rapporteurs, juges, et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez; votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra à beaux deniers comptant. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh! monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider; et la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.  
ARGANTE. A combien est-ce qu'il fait monter son mulet?  
SCAPIN. Monsieur, pour le mulet, pour son cheval, et celui de son homme, pour les harnais et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.  
ARGANTE. Deux cents pistoles?  
SCAPIN. Oui.  
ARGANTE (se promenant en colère). Allons, allons, nous plaiderons.  
SCAPIN. Faites réflexion...  
ARGANTE. Je plaiderai.  
SCAPIN. Ne vous allez point jeter...  
ARGANTE. Je veux plaider.  
SCAPIN. Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent; il vous en faudra pour l'exploit; il vous en faudra pour le contrôle; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, et journées de procureur; il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écritures; il vous en faudra pour le rapport des substitués, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures, et expéditions de leurs clercs, sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.  
ARGANTE. Comment, deux cents pistoles!  
SCAPIN. Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice; et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste, pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y aurait à essayer que les sottises que disent

devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux donner trois cents pistoles que de plaider.  
ARGANTE. Je me moque de cela; et je défie les avocats de rien dire de moi.  
SCAPIN. Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais, si j'étais que de vous, je fuirais les procès.  
ARGANTE. Je ne donnerai point deux cents pistoles.  
SCAPIN. Voici l'homme dont il s'agit.

## SCÈNE IX.

ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE (déguisé en spadassin).

SILVESTRE. Scapin, fais-moi connaître un peu cet Argante, qui est père d'Octave.  
SCAPIN. Pourquoi, monsieur?  
SILVESTRE. Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.  
SCAPIN. Je ne sais pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.  
SILVESTRE. Par la mort! par la tête! par le ventre! si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif.  
(Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant derrière Scapin.)  
SCAPIN. Monsieur, ce père d'Octave a du cœur; et peut-être ne vous craindra-t-il point.  
SILVESTRE. Lui, lui, par le sang! par la tête! s'il était là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre. (Apercevant Argante.) Qui est cet homme là?  
SCAPIN. Ce n'est pas lui, monsieur; ce n'est pas lui.  
SILVESTRE. N'est-ce point quelqu'un de ses amis?  
SCAPIN. Non, monsieur, au contraire; c'est son ennemi capital.  
SILVESTRE. Son ennemi capital?  
SCAPIN. Oui.  
SILVESTRE. Ah, parbleu! j'en suis ravi. (A Argante.) Vous êtes ennemi, monsieur, de ce faquin d'Argante? Hé?  
SCAPIN. Oui, oui; je vous en réponds.  
SILVESTRE (secouant rudement la main d'Argante). Touchez là; touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure, sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fiéffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.  
SCAPIN. Monsieur, les violences, en ce pays-ci, ne sont guère souffertes.  
SILVESTRE. Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.  
SCAPIN. Il se tiendra sur ses gardes assurément; et il a des parents, des amis et des domestiques dont il se fera un secours contre votre ressentiment.  
SILVESTRE. C'est ce que je demande, morbleu; c'est ce que je demande. (Metant l'épée à la main.) Ah, tête! ah, ventre! Que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours! Que ne parait-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne le vois-je fondre sur moi les armes à la main! (Se mettant en garde.) Comment, marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi! Allons, morbleu! tue! (Poussant de tous les côtés, comme s'il avait plusieurs personnes à combattre.) Point de quartier! Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah! coquins! Ah! canaille! vous en voulez par là; je vous en ferai tater votre soûl. Soutenez, marauds, soutenez. Allons, à cette botte, à cette autre. (Se tournant du côté d'Argante et de Scapin.) A celle-ci; à celle-là. Comment! vous reculez! Pied ferme, morbleu! pied ferme.  
SCAPIN. Hé, hé, hé, monsieur, nous n'en sommes pas.  
SILVESTRE. Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

## SCÈNE X.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN. Eh bien! vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Or sus, je vous souhaite une bonne fortune.  
ARGANTE (tout tremblant). Scapin!  
SCAPIN. Plait-il?  
ARGANTE. Je me résous à donner les deux cents pistoles.  
SCAPIN. J'en suis ravi pour l'amour de vous.  
ARGANTE. Allons le trouver; je les ai sur moi.  
SCAPIN. Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paraissiez là après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes; et, de plus, je craindrais qu'en vous faisant connaître il n'allât s'aviser de vous demander davantage.  
ARGANTE. Oui; mais j'aurais été bien aise de voir comme je donne mon argent.  
SCAPIN. Est-ce que vous vous détez de moi?



ARGANTE. Non pas : mais...  
SCAPIN. Parbleu ! monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme : c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper ; et que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARGANTE. Tiens donc.  
SCAPIN. Non, monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

ARGANTE. Mon Dieu ! tiens.  
SCAPIN. Non, vous dis-je ; ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?

ARGANTE. Tiens, te dis-je ; ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN. Laissez-moi faire ; il n'a pas affaire à un sot.  
ARGANTE. Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN. Je ne manquerai pas d'y aller. (Seul.) Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah ! ma foi, le voici. Il semble que le ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

## SCÈNE XI.

SCAPIN, GÉRONTE.

SCAPIN (faisant semblant de ne pas voir Gêronte). O ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père ! Pauvre Gêronte, que feras-tu ?  
GÉRONTE (à part). Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?  
SCAPIN. N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Gêronte ?

GÉRONTE. Qu'y a-t-il, Scapin ?  
SCAPIN (courant sur le théâtre, sans vouloir entendre ni voir Gêronte). Où pourrai-je le rencontrer, pour lui dire cette infortune ?

GÉRONTE (courant après Scapin). Qu'est-ce que c'est donc ?  
SCAPIN. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.  
GÉRONTE. Me voici.

SCAPIN. Il faut qu'il soit caché dans quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉRONTE (arrêtant Scapin). Holà ! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAPIN. Ah ! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.  
GÉRONTE. Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

SCAPIN. Monsieur...  
GÉRONTE. Quoi ?  
SCAPIN. Monsieur, votre fils...  
GÉRONTE. Eh bien ! mon fils ?

SCAPIN. Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.  
GÉRONTE. Et quelle ?

SCAPIN. Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos ; et, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé les fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE. Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela ?  
SCAPIN. Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer ; et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez pas par moi, tout à l'heure, cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

GÉRONTE. Comment diantre ! cinq cents écus !  
SCAPIN. Oui, monsieur ; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE. Ah ! le pendard de Turc ! m'assassiner de la façon !  
SCAPIN. C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ?  
SCAPIN. Il ne songeait pas à ce qui lui est arrivé.

GÉRONTE. Va-t'en, Scapin, va-t'en dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN. La justice en pleine mer ! vous moquez-vous des gens ?  
GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.  
GÉRONTE. Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN. Quoi, monsieur ?  
GÉRONTE. Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et

que tu te mets à sa place jusqu'à ce que j'ai amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN. Hé, monsieur ! songez-vous à ce que vous dites ? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ?  
SCAPIN. Il ne devinait pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE. Tu dis qu'il demande... ?  
SCAPIN. Cinq cents écus.

GÉRONTE. Cinq cents écus ! n'a-t-il point de conscience ?  
SCAPIN. Vraiment oui ! de la conscience à un Turc !

GÉRONTE. Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?  
SCAPIN. Oui, monsieur ; il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉRONTE. Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ?

SCAPIN. Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.  
GÉRONTE. Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?  
SCAPIN. Il est vrai ; mais quoi ! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

GÉRONTE. Tiens, voilà le clef de mon armoire.  
SCAPIN. Bon.

GÉRONTE. Tu pourras la trouver une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN. Oui !  
GÉRONTE. Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

SCAPIN (en lui rendant la clef). Hé, monsieur ! rêvez-vous ? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites ; et de plus vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉRONTE. Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?  
SCAPIN. Oh ! que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils.

Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emène esclave en Alger ! Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉRONTE. Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.  
SCAPIN. Dépêchez donc vite, monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

GÉRONTE. N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?  
SCAPIN. Non : cinq cents écus.

GÉRONTE. Cinq cents écus !  
SCAPIN. Oui.

GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ?  
SCAPIN. Vous avez raison. Mais hâtez-vous.

GÉRONTE. N'y avait-il point d'autre promenade ?  
SCAPIN. Cela est vrai ; mais faites promptement.

GÉRONTE. Ah ! maudite galère !  
SCAPIN (à part). Cette galère lui tient au cœur.

GÉRONTE. Tiens, Scapin : je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cet somme en or ; et je ne croyais pas qu'elle dût m'être si tôt ravie. (Tirant sa bourse de sa poche, et la présentant à Scapin.) Tiens, va-t'en racheter mon fils.

SCAPIN (tendant la main). Oui, monsieur.  
GÉRONTE (retenant sa bourse, qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin). Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAPIN (tendant encore la main). Oui.  
GÉRONTE (recommençant la même action). Un infame.

SCAPIN (tendant toujours la main). Oui.  
GÉRONTE (de même). Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN. Laissez-moi faire.  
GÉRONTE (de même). Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN. Oui.  
GÉRONTE (de même). Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN. Fort bien.  
GÉRONTE (de même). Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAPIN. Oui.  
GÉRONTE (remettant sa bourse dans sa poche, en s'en allant). Va, va vite requérir mon fils.

SCAPIN (courant après Gêronte). Holà, monsieur !  
GÉRONTE. Quoi ?  
SCAPIN. Où est donc cet argent ?

GÉRONTE. Ne te l'ai je pas donné ?  
SCAPIN. Non vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.  
GÉRONTE. Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN. Je le vois bien.  
GÉRONTE. Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! Traître de Turc, à tous les diables !

SCAPIN (seul). Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paye, en une autre monnaie, l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

## SCÈNE XII.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE. Eh bien ! Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise ?  
LÉANDRE. As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est ?

SCAPIN (à Octave). Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre père.

OCTAVE. Ah ! que tu me donnes de joie !  
SCAPIN (à Léandre). Pour vous, je n'ai pu rien faire.

LÉANDRE (voulant s'en aller). Il faut donc que j'aille mourir, et je n'ai que faire de vivre si Zerbiette m'est ôtée.

SCAPIN. Holà, holà, tout doucement ! Comme diantre vous allez vite !  
LÉANDRE (se retournant). Que veux-tu que je devienne ?

SCAPIN. Allez, j'ai votre affaire ici.  
LÉANDRE. Ah ! tu me redonnes la vie !

SCAPIN. Mais à condition que vous me permettez, à moi, une petite vengeance contre votre père, pour le tour qu'il m'a fait.

LÉANDRE. Tout ce que tu voudras.  
SCAPIN. Vous me le promettez devant témoin ?  
LÉANDRE. Oui.

SCAPIN. Tenez, voilà cinq cents écus.  
LÉANDRE. Allons-en promptement acheter celle que j'adore.

## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ZERBINETTE, HYACINTHE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE. Oui, vos amants ont arrêté entre eux que vous fussiez ensemble ; et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HYACINTHE (à Zerbiette). Un tel ordre n'a rien qui ne soit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la sorte ; et il ne tiendra pas à moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE. J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer lorsqu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN. Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque ?  
ZERBINETTE. Pour l'amour, c'est une autre chose ; on y court un peu plus de risque, et je n'y suis pas hardie.

SCAPIN. Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître, maintenant ; et ce qu'il vient de faire pour vous doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE. Je ne me fie encore que de la bonne sorte ; et ce n'est pas assez pour m'assurer entièrement que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris ; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres ; et ton maître s'abusera s'il croit qu'il lui suffit de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent ; et, pour répondre à son amour de la manière qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN. C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur ; et je n'aurais pas été homme à me mêler de cette affaire s'il avait une autre pensée.

ZERBINETTE. C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites ; mais, du côté du père, j'y prévois des empêchements.

SCAPIN. Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HYACINTHE (à Zerbiette). La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire notre amitié ; et nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE. Vous avez cet avantage, au moins, que vous savez de qui vous êtes née, et que l'appui de vos parents, que vous pouvez faire connaître, est capable d'ajuster tout, peut assurer votre bonheur, et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être ; et l'on me voit

dans un état qui n'adouira pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien.

HYACINTHE. Mais aussi avez-vous cet avantage que l'on ne tente point par un autre parti celui que vous aimez.

ZERBINETTE. Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête ; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

HYACINTHE. Hélas ! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées ! La douce chose que d'aimer, lorsqu'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble !

SCAPIN. Vous vous moquez. La tranquillité en amour est un calme désagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux : il faut du haut et du bas dans la vie ; et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE. Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu l'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sais qu'on ne perd point sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le paye assez bien par la joie qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN. Voilà Silvestre qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.

SILVESTRE. Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à l'attirer de méchantes affaires ?

SCAPIN. Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.  
SILVESTRE. Je te l'ai déjà dit, tu quitterais le dessein que tu as, si tu m'en voulais croire.

SCAPIN. Oui ; mais c'est moi que j'en croirai.  
SILVESTRE. A quoi diable te vas-tu amuser ?

SCAPIN. De quoi diable te mets-tu en peine ?  
SILVESTRE. C'est que je vois que sans nécessité tu vas courir risque de l'attirer une venue de coups de bâton.

SCAPIN. Eh bien ! c'est aux dépens de mon dos, et non pas du tien.  
SILVESTRE. Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN. Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté ; et je hais ces cœurs pusillanimes, qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE (à Scapin). Nous aurons besoin de tes soins.  
SCAPIN. Allez. Je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'a mis en état de me trahir moi-même, et de découvrir des secrets qu'il était bon qu'on ne sût pas.

## SCÈNE II.

GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE. Eh bien ! Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?  
SCAPIN. Votre fils, monsieur, est en lieu de sûreté. Mais vous contre maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrais, pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE. Comment donc ?  
SCAPIN. À l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE. Moi ?  
SCAPIN. Oui.

GÉRONTE. Et qui ?  
SCAPIN. Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage ; et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même, deçà et delà, des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison ; de sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas ni à droite ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE. Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?  
SCAPIN. Je ne sais pas, monsieur ; et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête ; et... Attendez. (Scapin fait semblant d'aller voir au fond du théâtre s'il n'y a personne.)

GÉRONTE (en tremblant). Hé ?  
SCAPIN. Non, non, non ; ce n'est rien.

GÉRONTE. Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?  
SCAPIN. J'en imagine bien un ; mais je courrais risque, moi, de me faire assommer.

GÉRONTE. Hé, Scapin ! montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.